Hon.ble Sir Hector Langevin
avec les amitiés & remerciements sincères
de A. C. de Lotbinière Harwood
L. A. G.

STATUE DE CHARLES-MICHEL de SALABERRY

Inaugurée le 7 Juin 1881, à Chambly, en l'honneur du héros de Châteauguay.

(Cette Statue, coulée en bronze, comme nos lecteurs le savent, repose sur un piedestal en pierre polie de 23 pieds de hauteur.)

Inauguration du Monument de Salaberry

DISCOURS DE CIRCONSTANCE

(Extrait du compte-rendu du MONDE *de Montréal)*

Cette belle réponse du marquis de Lorne souleva de chaleureux applaudissements. Puis le lieut.-col. Antoine Chartier de Lotbinière-Harwood, député-adjudant-général de milice et commandant du 6e district militaire de la Puissance du Canada, s'avançant sur le bord de l'estrade, prononça le discours de circonstance suivant. Sa voix, forte et sonore, se faisait entendre distinctement des nombreux auditeurs, qui tous le connaissaient de réputation sinon de vue, et ses paroles heureuses étaient fréquemment couvertes d'applaudissements enthousiastes. Tous nos lecteurs ne savent peut-être pas que le lieut.-col. de Lotbinière-Harwood est allié à la famille de Salaberry, d'abord, par sa mère, fille du marquis de Lotbinière, puis par sa femme, Mlle de Bellefeuille. Les nobles sentiments, qu'il a exprimés dans son éloquent discours, sont dignes d'un petit-fils du marquis de Lotbinière et d'un parent de l'illustre famille de Salaberry. Il a, de plus, de commun avec le Héros de Châteauguay, la haute stature, le port imposant, et les manières affables et captivantes.

Qu'il plaise à Votre Excellence,

Messieurs,

Il est des circonstances dans la vie où le cœur semble nager comme dans un océan de délices. Telle est pour moi, chers compatriotes et compagnons d'armes, la circonstance actuelle ; tel est pour moi ce moment à jamais béni où le grand peuple canadien, sortant pour ainsi dire de son long assoupissement, se lève enfin noble et fier pour rendre aux cendres d'un mort illustre, que dis-je, au sauveur de son pays, les honneurs qui lui étaient dus depuis trop longtemps, et dont le souvenir, par une pénible indifférence, avait été presque rejeté au fond du lugubre et triste gouffre de l'oubli, de ce rapide oubli que le poète nomme "le second linceuil des morts." Hélas ! depuis longtemps le héros de Châteauguay dort au fond de sa tombe .....pas une pierre, pas un mauselée......pas la moindre trace de l'endroit où la froide poussière de cet homme illustre attend le grand jour de la résurrection...... (On comprend que je ne veux par-

ler ici que de monument public, de monument élevé par les nations ; je ne parle pas du modeste mausolée que la piété filiale érigea il y a quelques années, dans le champ du long repos, le paisible et modeste cimetière de Chambly).

Que de fois les étrangers au pays, cherchant partout de l'œil quelque souvenir du héros de Châteauguay, et ne voyant rien, absolument rien qui leur révélât d'une manière tangible le passé glorieux de cet homme illustre, se disaient dans leur indignation : "Canadiens ingrats...... que faites-vous ? C'est à vous qu'on peut dire : il est donc bien vrai que l'ingratitude est un vent brûlant qui dessèche le cœur. Peuple canadien, vous avez une tache au front ! Vous ne serez jamais un grand peuple que vous n'ayez effacé cette tache...... Permettrez-vous plus longtemps à l'univers étonné de répéter à votre adresse :

> On ne voit qu'ingrats en ce monde :
> L'injure se grave en métal,
> Et le *bienfait s'écrit sur l'onde !*"

Mais non, non... Mille fois non. Ceci ne se dira pas de mes compatriotes. Voici le jour venu où le peuple canadien peut reprendre son rang parmi les peuples de la terre, car il a payé la première, la plus sacrée des dettes... sa dette d'honneur... sa dette de reconnaissance... la reconnaissance, " cette mémoire du cœur "—il s'est souvenu du passé—les mânes de Salaberry sont apaisées—justice leur est enfin rendue, et, grâce au ciel, maintenant plus que jamais je suis fier et heureux de dire : Je suis Canadien. (Appl.)

Que le spectacle qui s'offre à mes yeux, en ce moment, est donc beau ! De tous les coins du pays, de l'étranger même, des personnes de la plus haute distinction sont venues orner de leur présence cette splendide et brillante fête de famille, cette fête de la jeune nation canadienne, de cette nation que le ciel, dans sa sagesse infinie, a destinée indubitablement à jouer un grand rôle dans l'avenir de la confédération canadienne. Ici, c'est le représentant de Sa Majesté, Son Excellence le gouverneur-général du Canada ; là, Son Honneur le lieutenant-gouverneur de la province de Québec ; plus loin, les défenseurs de la patrie, ces vaillants jeunes gens, au cœur chevaleresque, qui n'attendent que l'occasion de prouver que l'ardeur martiale de leurs ancêtres n'est pas éteinte dans l'âme de leurs descendants. (Appl.)

Voyez, là bas, ce groupe de dames, aussi belles que spirituelles ; ne nous semblent-elles pas encourager du regard ces jeunes guerriers et leur dire : Soyez braves, soyez grands, soyez généreux, soyez magnanimes, soyez de bons et fidèles patriotes, puis " vous aurez notre cœur à jamais." (Appl.)

Oui, Messieurs, nous assistons à une grande, belle et noble fête. Ce n'est pas la fête d'un parti, c'est une fête nationale, dans toute la force du mot...

Aussi un éminent écrivain a-t-il dit à propos de ces sortes de fêtes - " Il y a des fêtes nationales qui attirent autour du même souvenir ou de la même espérance les pensées, les amours et les joies de tout un peuple, et qui en font comme une seule famille liée par un même sentiment et perdue dans une commune allégresse. Toute fête qui se rattache à un souvenir bien compris, à une idée profondément sentie, toute fête qui a un sens pour l'esprit, et qui ne se produit à l'extérieur qu'après avoir passé par l'âme, est sainte, auguste et digne d'une nation. (Appl.)

Messieurs, l'histoire du Canada n'offre pas de plus beau nom que celui de Salaberry. Louis Ignace, le père du héros de Châteauguay, était un homme de bien dans toute

la force du terme. Bon père, bon époux, citoyen probe et vertueux, il était l'exemple de toutes les vertus. En 1775, durant la guerre américaine, il joignit les volontaires anglais, et servit au siége de Saint-Jean, où, deux fois, il fut sérieusement blessé, et continua de servir jusqu'à la fin de la guerre en 1783. Il fut l'ami intime du duc de Kent, le père de notre bien-aimée souveraine, pendant que ce dernier était au Canada en 1791. En 1796, lord Dorchester trouva bon de faire lever un corps de volontaires canadiens de 600 hommes. De Salaberry en fut le major. Il fut nommé le président du grand comité de Québec, et fut choisi pour présenter une requête de 70,000 noms contre l'union des provinces. C'est à cette époque qu'un gouverneur du temps, sir James Craig, lui faisait une proposition qui répugnait à sa conscience, lui intimant que son refus entraînerait pour lui (de Salaberry) la perte de toutes ses charges sous le gouvernement. " Sir James, répliqua de Salaberry, vous pouvez m'enlever mon pain et celui de ma famille, mais...... mon honneur.... jamais." (Appl.)

A la veille de la guerre de 1812, le même de Salaberry écrivait à sir Georges Provost, lui démontrant l'urgence d'employer des Canadiens-Français dans la milice, et ce fut sur la recommandation, sur la garantie, pour ainsi dire de de Salaberry que sir Georges Provost donna sa pleine et entière confiance à nos ancêtres, et les événements lui ont démontré combien il avait eu raison. (Appl.)

Il serait inutile pour moi de m'étendre davantage sur les mérites de cet homme de bien...... chacun les connait. Il eut 4 fils, et 3 filles— il vécut assez longtemps pour pleurer la perte de ses 3 plus jeunes fils, et être témoin de la gloire dont se couvrit son fils aîné, au service de son pays.

Ses quatre fils entrèrent au service de l'Angleterre.

Deux d'entr'eux, après une courte mais brillante carrière, moururent en service actif aux Indes; son troisième, le plus jeune, mourut l'épée à la main, à l'attaque de Badajoz, en Espagne.

L'aîné, Charles-Michel (le héros de Châteauguay), servit onze ans aux Indes Occidentales dans un régiment anglais. Il fut présent, sous le général Prescott, au siége du fort Matilda, et bien qu'il ne fût âgé que de 17 ans, le général le choisit pour commander le détachement de grenadiers qui devait couvrir l'évacuation; ce qu'il fit de manière à s'attirer les félicitations de son général. Il fit d'autres campagnes, puis revint au pays.

A l'approche du général américain Dearborn, avec 10,000 hommes vers Odeltown, en novembre 1812, sir George Prevost envoya de Salaberry à la tête de 400 Canadiens, afin de lui disputer l'entrée de l'Acadie; ce que de Salaberry fit avec le plus grand succès; car le général américain, après de vains efforts, fut obligé de battre en retraite et de regagner les lignes vers le 23 novembre 1812.

Maintenant, Messieurs, un mot de la grande bataille de Châteauguay. Je n'entreprendrai pas d'en donner une description circonstanciée. Les détails en sont trop fortement gravés au cœur de tout bon Canadien, ami de son pays, pour que j'entreprenne de le faire. Je n'y toucherai que légèrement. En 1813, le général américain Hampton conçut le plan de s'emparer de Montréal. En conséquence, il passa les lignes, avec une armée considérable pour l'époque. De suite, on lança de Salaberry à sa rencontre. Avec une poignée de braves, de Salaberry le repoussa. Hampton, ne sachant que faire, se dirigea sur Châteauguay, espérant pouvoir remonter par là dans le but de rejoindre son

général-en-chef Wilkenson, qui était à Cornwall.

Mais de Salaberry, devinant son dessein, fait une contre-marche, et va l'attendre sur la rive gauche de la rivière Châteauguay. Là, un combat vif et opiniâtre s'engage. Les Américains sont mis en fuite. Du côté des Américains, il y eut 7,000 hommes, 400 chevaux et 12 pièces d'artillerie. Du côté des Canadiens, 300 hommes seulement, 300 braves. C'étaient de nouvelles Thermopyles, avec un nouveau Léonidas, le Léonidas Canadien.—(Appl.)

Le vainqueur dormit sur le champ de bataille.

Après la victoire, de Salaberry fut proclamé le sauveur du Canada; car, en effet, ce brillant succès mit fin à la guerre.

MAUX ET HORREURS DE LA GUERRE.

Mais, Messieurs, pour bien comprendre les services incommensurables que le Héros de Châteauguay rendit à son pays en 1812 et 1813, il faut se transporter, en esprit, à cette époque mémorable. Nous, de la génération actuelle, nous sommes habitués aux bienfaits de la paix, de la douce paix, "cette fille aînée du Ciel," nous n'avons aucune idée des horreurs d'une guerre. Arrêtons-nous y un instant.

Messieurs, vous êtes-vous jamais figuré les tortures morales, les tressaillements d'un père de famille, à l'approche d'une guerre—les inquiétudes fièvreuses des jeunes gens... Voyez cette pauvre mère de famille, à la nouvelle de l'approche de l'ennemi. Voyez-la, toute haletante... ses cheveux en désordre... voyez son regard effaré, ses yeux inondés de larmes; vous pouvez compter les battements de son cœur, elle promène ses regards agités autour d'elle, elle tremble, elle pleure, elle crie... tout à coup, dans son délire, elle appelle tous ses enfants à la fois, puis les nomme tour à tour, elle les compte, puis les recompte, n'en trouvent jamais le compte exact.

Tantôt, en butte au plus triste désespoir, elle cherche à les ramasser, à les grouper autour d'elle, croyant toujours que ce sera pour la dernière fois. Plus loin, ce sont de timides jeunes filles qui cherchent, en tremblant, l'aide maternelle, jeunes vierges, douces colombes destinées peut-être à être la proie d'une soldatesque en fureur... Ecoulez!... silence... Entendez-vous le canon qui gronde dans le lointain, semblable à la foudre au sein des tempêtes?... Grand Dieu! le bruit approche! déjà le clairon de l'ennemi se fait entendre... Encore un peu de temps et l'ennemi sera à nos portes! notre beau Canada, le champ de bataille. La guerre, une guerre d'invasion, la plus terrible de toutes les guerres. Vos champs paternels en seront le théâtre. Les lieux qui vous ont vus naître, les endroits où reposent les cendres de vos ancêtres, seront peut-être arrosés du sang de votre père, peut-être de celui de votre bonne mère et de vos sœurs adorées... Oh! Messieurs... ne vous y trompez-pas — la guerre, la guerre véritable est, du tout au tout, différente de cette brillante et séduisante image que vous envoyez sur le champ de parade, ou aux grandes revues militaires.

La guerre est le plus épouvantable fléau qu'un Dieu terrible emploie dans sa colère pour châtier le genre humain. C'est le glaive vengeur dont s'arme la Divinité lorsqu'elle veut punir les peuples de la terre.

Dans ses autres modes d'attaque, sous les autres formes que prend la mort, les victimes sont le plus souvent les faibles, les vieillards, ceux enfin qui, dans l'ordre ordinaire des choses, sont destinés à en être la proie prochaine; mais à la guerre,

au contraire, ce sont les plus forts, les plus vigoureux, les plus vaillants qui tombent les premiers sous l'impitoyable faulx de la mort. Quelle scène épouvantable doit offrir un champ de bataille, ce champ de carnage, où des milliers de blessés sont quelquefois laissés sans secours, souvent sans pitié, leurs horribles blessures, leurs plaies sanglantes, exposées tantôt aux ardeurs d'un soleil brûlant, tantôt au froid le plus rigoureux, leur sang se solidifiant à mesure qu'il s'échappe de leur système, les tient, pour ainsi dire, cloués à la terre, pendant que le rude sabot du cheval de bataille, les foulant aux pieds, fait jaillir le sang de leur bouche et de leurs oreilles,—tout cela au bruit des cris, des insultes d'un ennemi enivré de sang et que la rage rend plus furieux que la bête la plus féroce.

Ce tableau est terrible, n'est-ce pas, messieurs, et cependant il n'est pas trop chargé. Je ne vous ai pas parlé de moissons dévastées...... de maisons en flammes...... de la terreur, de l'épouvante, de la consternation, de tout un peuple, fugitif, pour ainsi dire, sur son sol natal, de villes en ruine... de la famine... des maladies, et de tous les autres maux qui sont la conséquence d'une guerre cruelle ; mais je m'arrête... En effet, messieurs, la plus grande partie des maux terribles dont je viens de parler auraient pu fondre sur les habitants et la province du Canada, si le " Héros de Châteauguay " n'eût été là pour défendre en 1812-13 son pays contre la profanation du pied étranger. Oui, messieurs, c'est de Salaberry qui alors sauva le Canada, et, par là, nous a conservé notre langue, nos lois, nos usages, auxquels nous tenons tant. Depuis ce temps jusqu'à ce jour, les habitants du Canada (sauf une courte période) ont joui de tous les avantages d'une paix solide et durable, et tout nous fait présager que sous la glorieuse protection de l'Angleterre, nous sommes destinés à ajouter encore de longs et heureux jours de tranquillité, de paix et de bonheur, de ce bonheur réel qui a fait dire à un Anglais éminent : " Si je n'étais pas Anglais, , je désirerais être Canadien." C'est ce bonheur qui a fait avouer forcément à plus d'un étranger, voyageant au milieu de nous, que, parmi tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un de plus libre, de plus véritablement heureux que le peuple Canadien. (Appl)

LES CINQ GRANDS EMPIRES.

Messieurs, l'histoire, cette grande institutrice des peuples et des rois, nous apprend, en ouvrant ses pages, qu'avant la présente époque quatre grands empires ont tour à tour été maîtres suprêmes de l'univers alors connu :

1o. Le grand empire Assyrien ;
2o. Celui des Mèdes et des Perses ;
3o. L'empire des Grecs, fondé par Alexandre le Grand ;
4o. Le grand empire Romain, qui a été non-seulement le successeur de ces empires, mais plus grand qu'eux...

Eh ! bien, messieurs, il existe de nos jours un empire encore beaucoup plus grand qu'eux tous, un empire tel qu'il n'en exista jamais, un empire dont les heureux sujets se rencontrent dans les cinq parties du monde, un empire dont le drapeau glorieux flotte resplendissant au soleil sur toutes les mers connues : le vaste empire britannique, dont notre beau Canada forme une partie si importante ; ce vaste empire britannique, gouverné par la grande, noble, douce et gracieuse Reine Victoria, cette femme modèle de toutes les vertus, cette femme qui a été le modèle des épouses, cette femme modèle des

mères, cette femme l'exemple de son siècle et la gloire du trône. (Longs appl.)

Et ce sont les victoires du héros de Châteauguay qui nous ont valu d'être encore en ce jour les heureux sujets de cette reine-modèle. (Vifs appl.)

J'ai dit plus haut que l'empire britannique était le plus grand de ces cinq empires. Les chiffres suivants prouveront mon assertion: l'empire romain, au moment de sa plus grande splendeur, comptait 120 millions de sujets, et l'empire britannique compte aujourd'hui 240 millons de sujets répandus dans les cinq parties du globe.

APOSTROPHE A DE SALABERRY.

Maintenant, ô toi, vaillant de Salaberry! quelle dette de gratitude éternelle te devra ton Canada! Hélas! Nous tous ici, nous ne pouvons que verser une larme du cœur, oui, une larme, ce sang de l'âme, sur ta fin aussi subite qu'imprévue...

Non loin d'ici, mon regard tombe sur la maison d'où, en l'année fatale 1829, ton âme glorieuse s'envola vers les régions de l'aurore.

A peine cinquante printemps eurent-ils souri à ta brillante existence, que l'ange de la mort, messager céleste, te touchant au front, te dit: Viens... il est temps... suismoi... le Grand Maître t'appelle... tu as assez vécu pour ta gloire, noble descendant des fils des Croisés... viens, héros de Châteauguay, orgueil et gloire du Canada...viens... laisse cette terre d'épreuves... entre dans ton immortalité. (Longs Appl.) De même que le roi brillant du jour, le soleil, se levant dans tout l'éclat de sa splendeur, aspire la douce rosée que les vapeurs d'une chaude et tiède nuit d'été ont distillée sur la blanche corolle de l'humble et tendre fleur, ainsi le Dieu bon et miséricordieux t'absorbera à jamais dans son sein. (Appl.)

Et nous, messieurs, que sommesnous venus faire ici au pied de cette statue? Nous sommes venus constater que la reconnaissance est de l'essence du cœur canadien... et la preuve, la voyez-vous? Jetez vos regards sur ce splendide monument!!!

C'est avec vér itéque le poète a dit:

L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel,
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente
L'aigle à fendre l'air d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel......

En contemplant cette statue, le vieillard redira à son petit-fils les exploits du héros de Châteauguay!! Fasse le ciel que ce monument ne cesse jamais de proclamer a toutes les classes, à toutes les conditions, à tous les âges, la grandeur et l'importance des événements qu'il est destiné à rappeler. Puisse l'enfance y venir apprendre, des lèvres maternelles, le but et l'objet de son érection... Puisse l'homme découragé et abattu, l'homme aux prises avec les luttes, les déboires et les chagrins de la vie, y venir remonter son courage aux grands souvenirs que ce monument réveille... Puisse l'artisan, fatigué des rudes travaux du jour, y jeter un simple regard en passant... Ah! comme il se sentira soulagé... Et si jamais la patrie est en danger, puisse le citoyen y venir retremper son patriotisme en contemplant les nobles traits de cet homme qui a si bien mérité de la patrie, de ce patriote par excellence.



Puisse cette statue être le dernier objet qui frappe le regard du jeune homme de Chambly en laissant le sol natal pour l'étranger, et puisse cette statue être encore le premier objet sur lequel ses yeux se porteront à son heureux retour... Oui, cette statue... toujours cette statue, avec son glorieux souvenir. (Appl.)

Et pour nous, messieurs, que venons-nous apprendre au pied de cette statue ? L'amour de la Patrie... car, comme a dit un grand écrivain français : " C'est Dieu qui a mis l'amour de la patrie dans le cœur des hommes, le jour où il leur a commandé d'honorer le tombeau des ancêtres, de suivre les lois données à leurs pères, de garder leurs usages, de défendre l'autel, le temple, ou le tabernacle, où ils avaient prié !... Ce jour-là, il leur a fait un commandement d'aimer la Patrie; car la Patrie, c'est le passé, gardé par le présent, et légué à l'avenir.... (Appl.) c'est la génération vivante veillant sur les cendres des générations mortes, et disant à celles qui vont suivre : Aimez ce que nous avons aimé, honorez ce que nous avons honoré, et que notre Dieu soit à jamais votre Dieu. (Longs appl.)

Oui, messieurs, nous sommes venus aussi apprendre le patriotisme.

Aussi permettez-moi, messieurs, en terminant, de m'écrier ici, comme jadis un grand orateur français : Avez-vous réfléchi, messieurs, à ce qu'est le patriotisme ? — Ecoutez ! Sans doute, pour l'homme religieux, pour le philosophe, pour l'homme d'Etat, la patrie se compose d'abstractions sublimes : la patrie, c'est la succession continue d'une race humaine possédant le même sol, parlant la même langue, vivant sous les mêmes lois, et qui, ne mourant jamais, se perpétue en se renouvelant toujours, comme un être immortel qui n'a que Dieu avant lui et Dieu après lui...... Mais, pour l'homme des champs, la patrie est quelque chose de plus sensible, de plus réel, de plus près du cœur. Ce qu'il aime dans la patrie, c'est ce petit nombre d'objets auxquels son âme est attachée toute sa vie ; c'est la maison, c'est la famille, ce sont toutes ces images sensibles devenues des sentiments pour lui.

Riche ou pauvre, peu importe, c'est le toit et l'espace de sa vie. Il y a autant de patriotisme dans le petit champ que dans le grand domaine ; il y a autant de patriotisme dans la mâsure dégradée et couverte de chaume et de mousse que dans la demeure élevée et resplendissante au soleil. (Appl.) C'est pour cela qu'on vit,—c'est pour cela qu'on meurt avec joie quand il faut les défendre contre la profanation du pied étranger. (Tonnerre d'applaudissements.)

